Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 89 (1960)

Heft: 11-12

Buchbesprechung: L'Œuvre et la pensée du Père Girard

Autor: Yerly, Robert

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

L'Œuvre et la pensée du Père Girard [1]

Il y a quelques années, à l'occasion du centenaire de la mort du Père Girard, la *Société fribourgeoise d'Education* mettait au jour une série de publications, de documents inédits sur la personne et l'œuvre du Maître de Fribourg.

Sept volumes de format commode, rehaussés par l'image vinrent rajeunir l'étonnante figure du Cordelier, tout à la fois penseur et « homme de la pratique », philosophe et théologien, éducateur et sociologue : *I. Souvenirs, II. Explication du plan de Fribourg, III. Discours de clôture, IV Projets d'éducation publique, V. Rapport sur l'Institut Pestalozzi à Yverdon, VI. Méthodes et procédés d'éducation ; VII. Traités pédagogiques et philosophiques.*

« Leur but déclaraient les auteurs [2], M. l'abbé Gérard Pfulg, le P. Marcel Muller et M. Eugène Egger, de la Bibliothèque nationale à Berne, était de procurer aux chercheurs l'essentiel des écrits du Père Girard. En effet, il était étonnant de constater le nombre de ceux qui parlaient du célèbre Cordelier sans avoir jamais lu un de ses ouvrages et se permettaient de le juger sans le connaître. »

L'étude du Père Girard a été, en fait, très souvent négligée, même par les pédagogues catholiques qui méconnaissaient le rôle éminent qu'il a joué en faveur du développement de l'école populaire dans notre pays.

C'est avec raison qu'on l'a situé parmi les éducateurs de l'enfance et de la jeunesse, auprès de Jean-Baptiste de la Salle et de Jean Bosco. Son attitude ferme et bienveillante, ses prédications inspirées de l'Evangile, sa charité envers les enfants, les pauvres et les orphelins, ses catéchismes simples, vivants, adaptés à l'intelligence des petits, ont rendu son ministère fécond et sa prise de position reste exemplaire.

Car ce qui fut, en son temps, la cause de controverses et de difficultés multiples, le problème des droits respectifs de l'Eglise et de l'Etat en éducation, a reçu depuis lors la solution que lui-même proposait.

Un chaleureux hommage de l'Italie au Père Girard

La publication des œuvres inédites du Père Girard a pu sembler d'un médiocre intérêt aux yeux de quelques pédagogues qui ne savent pas apprécier les valeurs du terroir.

En fait, elle a rencontré une large audience auprès des milieux intellectuels qui sont à l'écoute du mouvement pédagogique moderne.

Le livre remarquable de M. Petrini en est une nouvelle preuve et il le déclare lui-même dans son avant-propos.

Cet érudit patient vient d'élaborer une œuvre de longue haleine, véritable synthèse qui contraste avec beaucoup d'études fragmentaires publiées jusqu'ici.

L'ouvrage de M. Petrini a été publié sous l'égide du Ministère italien de l'Education nationale.

[1] *L'opera e il pensiero del Padre Girard*, par M. Enzo Petrini, membre du Centre didactique national d'études et de documentation à Florence, Editions *La Scuola*, Brescia 1960.

[2] Cf. Tome VII, avant-propos.

C'est un gros ouvrage de 330 pages, solidement charpenté, minutieusement informé, objectif qui s'intitule *L'opera e il pensiero del Padre Girard* (L'œuvre et la pensée du Père Girard).

La typographie en est impeccable et la couverture, ornée d'un portrait dû au peintre Bonjour.

En appendice figurent : les *Instructions données à l'Ecole normale* en septembre et octobre 1822 ; des *Sujets d'exhortation pour l'école des régents*, imprimés en 1822 « synthèse des idées pédagogiques du Père Girard ».

Une copieuse bibliographie est groupée, sous trois chefs, aux pages 307-320 :

1. *Manuscrits et documents*, en français et en allemand, une trentaine.

2. *Œuvres et écrits imprimés :* philosophie, théologie et didactique, divers écrits, correspondance (avec François et Ernest Naville, entre autres, des amis intimes).

3. *Une bibliographie générale*, exposée conformément à l'ordre chronologique (pp. 313-319) à laquelle fait suite l'*Index des noms et lieux cités*. J'en repère 660 environ dont plus d'un nous est bien connu : Daguet, Berchtold, Bornet, le chanoine Fontaine, Hubert et, parmi les contemporains : G. Pfulg, E. Egger, E. Dévaud, Mgr Charrière, L. Veuthey, L. Sudan, C. Both, L. Dupraz, Wicki, etc.

La *Table des matières* enfin nous livre, en un triptyque, le schéma de cet instructif essai :

La vie et les temps d'un éducateur du peuple ; l'influence du P. Girard ; en Italie ; l'hérédité du P. Girard.

L'oeuvre et la pensée du Père Girard : vue panoramique

La première partie, bourrée de notes, renferme 190 pages. C'est la plus longue, la plus significative.

Avant d'envisager les « itinéraires pédagogiques » du futur Préfet des écoles de la ville de Fribourg, l'auteur décrit et commente, de 1765 à 1798, les premières étapes de la carrière de Jean-Baptiste Girard, en religion le P. Grégoire ; il les insère judicieusement dans le milieu aristocratique de la capitale fribourgeoise où les doctrines de Kant et de Schelling étaient suspectes et l'instruction, arrêtée dans son essor.

Retenons, de ces premières années, quelques éléments explicatifs de sa formation intellectuelle et morale ; l'initiation à l'enseignement mutuel au sein d'une nombreuse famille, éclairée par le sourire d'une mère tendrement chérie ; une culture bilingue, humaniste et théologique, complétée par le souci d'élargir le cercle de ses connaissances (Kant Rousseau, Chateaubriand, l'Evangile, la médecine) ; de fidèles amitiés naissantes.

C'est en 1798 que débute sa carrière pédagogique lorsque Girard présente au ministre des Beaux-Arts de la République helvétique, Albert Stapfer, son *Projet d'éducation publique.*

Quelques années plus tard, en 1804, il devint préfet des écoles de la ville ; il se mit en peine d'intéresser ses élèves et de les conduire au succès.

Le P. Girard entend poursuivre l'œuvre commencée en famille par la mère, assainir les mœurs, compléter la formation chrétienne des enfants et, dans ce but, susciter d'une manière agréable leur intérêt.

Une méthode didactique nouvelle surgit : l'enseignement mutuel, qui fut acclimaté en France par Carnot et en Angleterre, grâce à Bell et Lancaster. Il la mettra à l'épreuve, lui apportant ultérieurement des modifications, dans le local spacieux

qui fut ouvert en 1816 à toutes les classes de la population, vis-à-vis du porche gauche de la cathédrale (c'est l'actuelle Maison de justice).

Son premier discours (1805), démontre aux enfants la nécessité de l'instruction, les exhorte au travail et invite autorités et parents à collaborer avec l'école.

Bientôt après survint un événement qui datera dans sa vie. Sur l'ordre des autorités fédérales et le désir même de Pestalozzi, l'éducateur fribourgeois mène en 1809 à l'Institut d'Yverdon une enquête qui précisa ses vues pédagogiques.

L'établissement de Pestalozzi groupait dans un internat, un externat primaires ainsi qu'une école normale, quelque 160 élèves ; il avait attiré nombre d'étrangers.

Dans son rapport, l'expert formule de sérieux griefs contre la surcharge des heures d'étude, le mode d'exposition de la langue française basé sur les signes et non point sur les choses, l'excès, par-dessus tout, de la culture mathématique, impropre selon lui à former un homme complet.

Il en déduit que seule la formation du cœur, référée à une morale qui regarde vers le Christ, modèle de perfection, doit occuper une place de choix en éducation.

La relation se clot par un vibrant éloge de l'instruction – leit-motiv de la pensée girardine – « remède aux maux des hommes..., fondement de leurs espérances ».

A ses yeux, l'enseignement mutuel, battu d'ailleurs en brèche par les catholiques en France, qu'il oppose à l'exposé magistral ou académique, n'assume point le caractère d'une doctrine : ce n'est qu'un procédé d'instruction utile dans les écoles nombreuses où les maîtres font défaut. « Le régent instruit ensemble plusieurs divisions avec l'aide de moniteurs tandis qu'il dirige ou inspecte le travail de chaque classe. »

Cette innovation souleva très tôt à Fribourg l'animosité sourde des cercles traditionalistes qui y dénonçaient une attitude révolutionnaire, de nature à menacer l'ordre établi.

Le Préfet des écoles en eut conscience. En 1815, il s'élevait modérément mais avec fermeté contre la tyranie des obscurantistes qui avaient déclenché une campagne au détriment de l'école populaire, sous le prétexte que la *Grammaire des campagnes*, parue en 1821, portait atteinte à la foi et aux bonnes mœurs.

Une enquête officielle « sur la manière d'enseigner la religion » eut lieu dans l'école du Père Girard, en présence des autorités locales, le 14 mars 1823 ; elle s'avéra favorable à l'intéressé. Cependant, par décision du 23 septembre, le Conseil de l'Education abolit d'un trait de plume l'enseignement mutuel.

Malgré l'appui inconditionné des parents et des élèves, le P. Girard démissionna.

Peu après, le cœur bien gros, constamment tourné vers la jeunesse de Fribourg, il s'exila à Lucerne où il avait accepté la charge de Supérieur de son Ordre et sera au bout de quelques années, investi des fonctions de professeur de philosophie.

Il continuera, dans la ligne de ses préoccupations essentielles, à y déployer une activité multiforme. C'est ainsi qu'il veille sur l'école municipale des pauvres, joue le rôle de conseiller auprès des écoles de Bâle et de Soleure, fait rapport à la *Société suisse d'utilité publique* sur l'enseignement gymnasial et la valeur morale de l'enseignement mutuel, publie la magistrale *Explication du Plan de Fribourg* (1827), s'attelle à l'organisation d'une école de filles, préside la Commission cantonale des examens, conquiert l'éloge de Fellenberg et l'amitié de la Suisse italienne.

De retour définitivement à Fribourg, le 13 octobre 1834, après y avoir fait une brève apparition, il est chargé de visiter les écoles normales de Fribourg et de Lausanne ; puis il accède aux fonctions de Provincial de son Ordre.

1839-1840 : la maladie contraint le P. Girard à l'inaction. Peu après, au moment

où Louis-Philippe lui décerne la croix de la Légion d'Honneur, on refuse l'imprimatur au *Cours éducatif* qui paraîtra, néanmoins, en France.

Le 6 juin 1846, en dépit de son appel à la conciliation, le Grand Conseil adhère à la ligue du Sonderbund, tandis que Mgr Marilley succède à Mgr Jenny.

En janvier 1847, une tentative de révolte est réprimée par les armes : on assiste aux excès, au sac du couvent par l'armée fédérale.

L'âme ulcérée par suite de la division sur le plan civil et dans le domaine religieux, le bon Père que des amis avaient félicité de l'écroulement d'un régime adverse, symbole vivant de l'unité de la Patrie, refuse l'asile qu'un ami lui offrait à Lyon.

Les dernières années reléguèrent dans sa cellule du couvent des Cordeliers le moine franciscain, brisé par la fatigue ; il s'y adonne à la méditation, à la prière et prodigue des encouragements aux jeunes maîtres. C'est le 6 mars 1850 qu'il rendit son âme à Dieu, à l'âge de 85 ans.

En 1844 avait paru *L'enseignement régulier de la langue maternelle* qui fut doté du Prix Montyon, réservé en général aux Français. M. Petrini lui consacre plusieurs pages d'une analyse pénétrante.

Dans son discours à l'Académie le 29 août 1844, Villemain, secrétaire perpétuel, saluait en Girard « un esprit supérieur et un ami ingénu de l'enfance... unissant à la religion la plus fervente la charité envers tous, un homme de Dieu et de notre siècle ».

Faisant son éloge en 1846, lors de la 2e édition de cet ouvrage, il relevait avec pertinence qu'il avait dépassé l'éducation négative de Rousseau, soulignait les mérites de la méthode girardine, soucieuse d'instruire en formant l'homme dans son intégralité, et il entrevoyait en lui une synthèse de Fénelon et de Rollin où s'affirme judicieusement le principe de la liberté moderne.

*

Au cours de la IIe Partie, moins étendue que la Ire, M. Petrini dresse l'inventaire des relations qui, pendant la première moitié du XIXe siècle, unirent l'illustre Cordelier aux éducateurs européens de renom : Fellenberg, Pestalozzi, les Naville, Mme Necker de Saussure.

Une foule de penseurs portèrent, surtout après 1815, leur attention sur la Suisse qui hébergeait des maîtres notoires en Europe. Les patriciens toscans eux-mêmes finirent par se tourner vers l'école du Père Girard à Fribourg.

En Lombardie, comme au Piémont, à Florence, à Naples, à Pise, le nom de Girard est lié à l'enseignement mutuel.

A Milan, lors de la conspiration républicaine (1820-1821), on fit appel à ses bons offices pour organiser l'école des filles de Teresa Confalonieri.

Au Piémont, le marquis de Breme introduisit sa méthode à Turin ; le comte Illario Petitti di Roreto vint consulter le Père franciscain avant d'ouvrir la *Société des écoles enfantines* turinoise et la revision des textes à l'usage des écoles élémentaires (1840-1845), due à Vincenzo Troy, s'inspira des méthodes de Fribourg.

La leçon du *Cours éducatif*, bien que retenue difficilement transplantable hors du sol helvétique, ne fut pas perdue lorsqu'il s'agit, en 1848, de réformer l'instruction publique au Piémont ; de son côté, Antonio Rayneri, premier détenteur de la chaire de pédagogie à l'université de Turin, fut un ami éprouvé de Girard dont il approfondit la pensée et qu'il défendit contre la critique.

M. Petrini accorde, à juste titre, une large place à l'abbé Raphaël Lambruschini,

d'origine gènoise, ardent patriote, inspecteur général des écoles de la Toscane, qui incita notre Fribourgeois à publier son *Cours éducatif*, auteur lui-même du fameux *Guide de l'éducateur*, familier au Père Girard, et d'un ouvrage de poids qui s'intitule *De l'autorité et de la liberté.*

Dans la seconde moitié du XIXe siècle, ses disciples ou admirateurs disparus, l'intérêt des pédagogues italiens pour l'œuvre girardine alla en s'émoussant.

Mise à part l'expérience de l'enseignement mutuel, la renommée du moine-éducateur résultait de la conjonction de trois facteurs : d'avoir été le symbole vivant du progrès en éducation ; d'avoir maintenu entière sa fidélité au dogme catholique tout en accordant son appui et son estime aux idées de liberté et à la démocratie ; d'avoir fourni une argumentation solide dans la lutte rigoureuse qui allait s'engager contre des grammairiens imbus d'érudition et cuirassés d'académisme.

Au début du XXe siècle, la parution du livre de Gabriel Compayré : *Le Père Girard et l'éducation par la langue maternelle* (Paris 1907), lui insufflèrent un regain de vitalité. Italiens (E. Brenna, M. Motta Caudano) et Français en parlèrent abondamment dans leurs revues et leurs livres.

*

La IIIe Partie se libelle *Hérédité du Père Girard.* Ici, l'auteur effectue, avec perspicacité et beaucoup de nuances l'inventaire des maîtres et des courants idéologiques qui contribuèrent à forger la personnalité du Père Girard.

Il est à replacer dans le mouvement de l'école populaire qui remonte au morave Komakri et à Coménius et qui aboutit, d'une part à saint Jean-Baptiste de la Salle, fondateur des *Ecoles chrétiennes*, et de l'autre, au philantrope Basedow, à Pestalozzi, autant d'hommes à la foi intrépide qu'animait un idéal demeuré intègre face aux humiliations et à l'adversité.

Il faut observer d'ailleurs que l'*Emile* (1762) avait donné le branle aux réformes en matière d'éducation qui hantaient les cénacles et les salons philosophiques.

De Rousseau, sur les traces de saint Augustin et de saint Thomas, il rejeta le naturisme naïf : « L'homme naît bon », et de Pestalozzi il ne retint pas un maître à penser, mais fit de lui un modèle à imiter, témoin de la vie et de l'expérience scolaires.

Ses vrais maîtres, selon M. Petrini, furent outre Ludwig von Ertal, archevêque de Würzbourg qui l'avait ordonné prêtre, Fénelon qui mit en lumière le rôle du sentiment, la nécessité de connaître l'éduqué, Rollin qui insista sur la formation de l'enseignant et pour qui l'éducation a pour but de former l'intelligence et le cœur des enfants, groupés dans un milieu proche du home familial.

Grégoire Girard s'efforcera de rechercher le vrai qui engage la totalité de l'homme, créature de pensée, de sentiment et de volonté.

La culture, d'après lui, est une réalisation du moi et non point un cumul de connaissances mnémoniques ; elle tend à perfectionner toutes les tendances humaines qui, trouvent leur épanouissement, leur plénitude en Dieu et l'éducation authentique ne se réalise qu'à travers l'observation, la réflexion et l'activité personnelle.

Plus que n'importe qui en son temps, il eut une conscience aiguë de la misère – problème moral et social –, qu'il s'acharna à extirper ; plus que n'importe qui il comprit la valeur formative du travail « mère des vertus », puisque celle-ci présuppose, chez l'homme, des idées justes, vivantes, familières sur sa destinée et sur ses obligations.

En ce qui regarde l'importance qu'il attribuait à l'action de la mère dans l'éducation, nous sommes particulièrement bien placés, à notre époque où s'amenuise le sentiment familial, pour apprécier la justesse et la profondeur de ses vues.

Le rapport, présenté à Trogen en 1835, *Des moyens de stimuler l'activité dans les écoles*, fait du Père Girard un précurseur de l'école moderne avec ses postulats : gradation et unité du processus éducatif ; emploi des méthodes active et socratique ; discipline préventive ; école sereine qu'inspire l'amour et stimule l'éducation ; culture du sentiment social et préparation à la vie.

L'activité qu'il préconise s'écarte résolument de l'ancienne didactique, centrée sur la formation intellectuelle, le développement logique de la leçon, tandis que l'Ecole nouvelle, plus dynamique, naît de l'analyse psychologique de l'acte d'apprendre, guide à l'enseignement.

Le mode mutuel, tel que l'envisage le Maître de Fribourg, est une ébauche des communautés scolaires modernes : l'enfant est une créature vivante qui participe à la vie de ses camarades et avec eux s'instruit, s'éduque, se récrée, c'est-à-dire vit dans la société en miniature qu'est l'école d'aujourd'hui et s'apprête à entrer, socialement éduqué, dans la vie.

Souvenirs, recommandations, rapports, sont farcis de remarques relatives à la psychologie de l'enfance qui est diverse de celle de l'adulte « petit univers clos où l'on vit dans les choses et avec elles, pour une réalité concrète, à la portée de l'œil et de la main ».

Comme Piaget, le Père Girard relève la répugnance de l'enfant à l'abstraction. Il faudra, observe-t-il, l'orienter en marchant à son allure – et c'est *L'école sur mesure* de Claparède –, l'aider à parcourir les étapes de son évolution et, au départ, le prendre dans un état réceptif, ouvert à toutes les impressions.

L'école de Fribourg, authentique école active – *Aus dem Leben für's Leben* –, était une école fonctionnelle, mieux encore une éducation de la personne et de la société.

Précurseur de l'enseignement civique, la doctrine girardine, qu'on repère d'une manière nette dans le *Cours gradué d'instruction civique*, publié en 1856 par Louis Bornet, professeur de littérature française à l'Ecole cantonale, se réclame de l'aphorisme émis en 1798 déjà : « Il faut être homme pour devenir citoyen, car les vertus publiques reposent sur les vertus domestiques et se confondent avec elles. »

Voilà bien une orientation précise qui ne varia point, chez le Père Girard depuis la fin du XVIIIe siècle. Une pédagogie du milieu, « topographique », qui se situe sur la ligne de Mgr Dévaud – *L'école affirmatrice de vie* – ; elle tient compte des données de l'ambiance où il s'agit de rendre l'écolier apte à réaliser son destin d'homme inséré dans le temporel et de chrétien destiné à la vie surnaturelle, harmonise les écoles avec le paysage, adapte les manuels aux besoins, aux capacités des élèves – ainsi en est-il de la *Grammaire des campagnes*, conçue pour des individus qui ne parlent que le dialecte.

Répondant en 1845 à Rapet et Michel, qui élevaient des objections contre le *Cours éducatif*, le Père Girard écrit : « J'ai mis l'enseignement de la langue au service de l'éducation de l'intelligence et du cœur. Elle n'est donc qu'un moyen. »

Faute de dominer une méthode comme instrument, on court le risque de tomber dans le mécanisme, l'exercice mnémonique, ou bien l'on procède à tâtons, en quête d'une méthode « miraculeuse » qui n'existe pas. Mais, à l'opposé, il en est, cependant, qui stimulent ou freinent l'activité des élèves.

Il n'accorde pas un crédit universel à l'exposé magistral qui laisse les auditeurs distants et inattentifs ; il réduit progressivement l'effectif des classes et finit par s'en remettre à la méthode mixte qui est la plus efficace dans les écoles ordinaires, réservant certaines branches (rédaction et religion) à la sollicitude du maître.

Conscient de la marche de l'histoire, l'éducateur fribourgeois avisa dans la démocratie un sentiment de fraternité chrétienne et revendiqua l'éducation des masses afin de sauver l'homme de la foule anonyme, l'esprit de vérité de la démagogie et du communisme, destructeur de la personne.

Un humaniste dévoué à ses frères, chevillé sur l'Eternel

Ainsi pourrait s'intituler la conclusion que M. Petrini dégage de son étude éclairante où la réelle sympathie qu'il éprouve à l'égard de son héros n'étouffe point son sens critique.

Educateur complet, à la fois traditionaliste et moderne, profane et religieux, le Père Girard fut un maître exemplaire, un humaniste en quête de certitudes divines et qui ne dédaigne pas les nourritures terrestres.

Il ne se confina point dans sa cellule monastique ; il ouvrit les yeux sur le monde et ne rompit pas avec les expériences du passé qui restent dignes d'attention et de respect, l'œil fixé sur les valeurs durables du christianisme qui s'incarnent dans une conscience élargie des droits de la personne.

L'éducation girardine est centrée sur l'homme intégral ; elle convie chacun de nous à s'engager dans la lutte, à l'intérieur d'une vaste famille d'hommes solidaires, égaux en droits et en obligations vis-à-vis de la patrie et de l'humanité. Et cette humanité est en marche vers Dieu, son Créateur.

Peu d'éducateurs auront, comme lui, à la lumière de l'Evangile, anticipé sur ce que seront l'Ecole nouvelle et l'éducation démocratique.

Pour le plus grand bien des éduqués, il fut un précieux intermédiaire de la culture, car il posséda, à un degré éminent, l'art de présenter d'une manière simple, accessible à tous, les idées même les plus abstraites, le sens pratique et bon-sens élevés au niveau d'un fin psychologue et d'un moraliste pénétrant, l'amour de l'essentiel, l'équilibre intérieur et une inclination irréfrénable vers le bien.

Son mérite, qui ne saurait lui être dénié, est d'avoir toujours eu en vue l'intérêt du peuple, grâce à une école soucieuse de former la personne et le citoyen : école de culture et d'humanité, haut-lieu de la conscience populaire.

Mais, jetant les regards par delà l'homme et la nation, le Père Girard transcenda l'humanité et se prit à rêver d'une terre que peupleraient des hommes de bonne volonté ; du royaume que leur a ménagé, ici-bas, le Père qui est dans les cieux et où il les attend pour les gratifier d'une plénitude finale qui est vertu, sainteté et bonheur.

*

Evoquant l'inauguration, en 1860, de la statue du Père Girard, *La Liberté* du 23 juillet dernier extrayait du discours, prononcé en 1904 par M. Georges Python, directeur de l'Instruction publique, à l'occasion du centenaire de l'accession du Père Girard au poste de Préfet des écoles de la ville de Fribourg, les paroles suivantes :

C'est l'histoire des quatre-vingt dernières années qui nous a montré combien cet homme fut dévoué, bon et grand. Le Père Girard voulait une famille fribourgeoise unie, active et vertueuse. Son enseignement était basé sur l'amour de Dieu et du prochain. Il s'est toujours inspiré de sa belle devise : « Les mots pour les pensées et les pensées pour le cœur et la vie. » Il a sans cesse poursuivi ce triple idéal de l'homme et du citoyen : Dieu, la patrie, l'humanité.

C'est dans ce triptyque, synthèse de sa méditation et de son œuvre, qu'il convient d'inscrire la figure originale, attachante du Père Girard, dont l'influence, lorsque les malentendus ou la mauvaise foi se seront évanouis et les passions calmées, ne cessera, chez les chrétiens comme chez les citoyens authentiques, de croître et de rayonner.

Son message, humanitaire et évangélique, écho fidèle de la tradition et annonciateur des temps nouveaux, assume, en plein XXe siècle, la valeur d'une expérience féconde, d'un témoignage exemplaire, d'une incitation au progrès et au bien.

ROBERT YERLY.

La déclaration des droits de l'enfant

Le droit de l'enfant à « une enfance heureuse », à l'affection, à la sécurité, à l'éducation et à la protection contre toutes les formes d'exploitation est proclamé dans un projet de déclaration qui vient d'être adopté à New York par la Commission des questions sociales, humanitaires et culturelles des Nations-Unies.

La Déclaration, qui comporte dix principes, souligne dans son préambule que l'enfant, en raison de son manque de maturité physique et intellectuelle, a besoin d'une protection spéciale, notamment juridique, avant comme après la naissance.

Les droits de l'enfant, souligne la Déclaration, doivent être reconnus sans distinction de race, de couleur, de sexe, de langue, de religion, d'origine nationale ou sociale, de naissance ou de statut.

En toute circonstance « l'enfant doit être parmi les premiers à recevoir protection et secours ». Chaque enfant a le droit de recevoir une éducation gratuite, au moins au stade élémentaire. L'enfant qui souffre d'une déficience physique ou mentale doit recevoir le traitement, l'éducation et les soins spéciaux que nécessite son état, et tous les enfants ont droit à une alimentation, un logement et des soins médicaux adéquats.

Soulignant la responsabilité des parents, la Déclaration affirme que l'enfant doit pouvoir grandir « dans une atmosphère d'affection et de sécurité morale et matérielle ». Quant aux enfants sans famille, « la société et les pouvoirs publics ont le devoir d'en prendre un soin particulier ».

La Déclaration s'efforce également de protéger l'enfant « contre toutes les formes de négligence, de cruauté et d'exploitation » et d'empêcher qu'il soit mis au travail avant l'âge. Il devra être protégé aussi contre les pratiques qui peuvent pousser à la discrimination raciale, religieuse, etc., et élevé dans un esprit de tolérance et de compréhension.

Considérant que « l'humanité se doit de donner à l'enfant le meilleur d'elle-même », la Déclaration demande aux gouvernements, aux autorités locales, aux individus de reconnaître ces droits et de s'efforcer d'en assurer le respect par des mesures juridiques ou autres. (UNESCO.)